

A propos de « Où est donc l'entrée du labyrinthe » de Jean Cooren

Jacqueline Hamrit

Ma première rencontre avec Jean Cooren fut à l'occasion de la journée d'études organisée en 2007 par l'Association des psychologues cliniciens de l'Université de Lille 3 et qui avait pour thème les relations entre l'œuvre de Jacques Derrida et la psychanalyse. Jean y présentait un travail qui s'intitulait « l'écriture du transfert : ce qui ne cesse d'arriver à la psychanalyse » et qui fut publié chez L'Harmattan en 2014 dans *La revue française de phénoménologie et de psychanalyse*, dirigée par Daniel Beaune, dans un numéro qui eut pour titre « Derrida et la psychanalyse » et qui rassembla des textes de Thomas Dutoit, Pierre Macherey, Christophe Scuderi, René Major et moi-même. Jean racontait dans son article comment, en 1983, il avait assisté à Lille à une conférence de Derrida intitulée *Mes Chances Un rendez-vous avec quelques stéréophonies épiciuriennes* » car Derrida et René Major avaient été invités par l'Institut Collégial de Psychiatrie à parler de psychanalyse. Jean dit avoir été si subjugué par la conférence qu'il lut et relut des textes de Derrida, et se rendit compte alors qu'il ne lisait plus de la même façon des textes psychanalytiques tels que ceux écrits par Freud, Bion, Lacan ou Klein, entre autres, et que sa relation à l'analyse théorique et la pratique avait été modifiée. Il décida alors de mettre en place un groupe de lecture afin d'étudier les textes de Derrida en profondeur et collectivement. Ce groupe se nomme « Derrida et la psychanalyse », il est intégré à l'association Patou de Lille ainsi qu'à l'Institut des Hautes Études en Psychanalyse basé entre autres à Paris, à l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm, et dirigé par René Major. Le groupe de Jean se réunissait (et se réunit toujours) une fois par mois et la méthodologie de travail consiste à lire à voix haute des textes de Derrida et à les commenter librement. Je peux en témoigner puisque je l'ai rejoint en 2007, juste après que je sois présentée à Jean lors de la journée d'études. Nous avons lu *Spectres de Marx*, « La Pharmacie de Platon », *Passions*, *Sauf le nom*, *Khora*, *Force de loi*, *États d'âme de la psychanalyse*, *Résistances de la psychanalyse*.

Comme j'avais eu ainsi l'occasion de rencontrer de nombreux psychanalystes lecteurs assidus et réguliers de Derrida, j'en suis venue à me poser la question de l'éventualité de ce

qu'on pourrait nommer une « psychanalyse derridienne » - comme on a pu parler d'une « psychanalyse deleuzienne » - et je me demandai alors si et comment ces psychanalystes intégraient leurs lectures de Derrida dans leur pratique et comment la nouvelle lecture de Freud par Derrida avait ouvert le chemin vers une clinique renouvelée. Pour pouvoir avoir des éléments de réponse à la question, et comme je ne suis pas psychanalyste, je décidai de m'adresser aux membres du groupe de lecture. Leurs réponses orales étant trop elliptiques et concises, et de ce fait, pas suffisamment satisfaisantes, je résolus de me tourner vers des documents écrits. Je relus, en premier, le texte dans lequel Derrida développe sa position quant à la psychanalyse, à savoir *États d'âme de la psychanalyse*. Le texte est la publication de la conférence qu'il a donnée aux États Généraux de la Psychanalyse quand il fut invité par René Major le 10 juillet 2000 à Paris. N'étant lui-même pas psychanalyste, il s'exprimait en tant que philosophe spéculant sur la psychanalyse, mais aussi – et ceci est spécifique à ce texte contrairement à ses autres nombreux textes portant sur la psychanalyse – il donnait des recommandations. Il considère d'abord que la psychanalyse a un rôle à jouer dans le monde et dans la société : elle engage sa responsabilité car elle comporte des forces révolutionnaires - une séance étant d'après lui une sorte de micro-révolution – et ces forces concernent non seulement le sujet en tant qu'individu mais aussi en tant que sujet citoyen. Pour lui, la psychanalyse devrait avoir quelque chose d'indispensable et d'essentiel non seulement à *dire* mais aussi à *faire*. Il semblerait donc, qu'à l'instar de Freud, la psychanalyse n'est pas seulement une thérapeutique mais qu'elle a des responsabilités à propos des questions éthiques et politiques.

Le second texte que je sélectionnai fut l'article de Jean, intitulé « Mais où est donc l'entrée du labyrinthe »¹ paru en 2017 dans un numéro spécial de la revue de l'association Patou nommé *L'Infâme* où étaient publiées les communications des intervenants du colloque organisé par l'un de ses membres Marc Vincent, colloque qui s'est tenu à Lille les 18 et 19 mars 2017 et qui avait pour thème les modes d'entrée dans la psychanalyse. Je me demandai ce qui pouvait transpirer de la pensée de Derrida dans l'article de Jean. Et pourtant, bien que Derrida ne soit pas mentionné une seule fois, sa présence est indiscutable sous une forme

¹Jean Cooren, « Mais où est donc l'entrée du labyrinthe ? » *Entrer en analyse?* Numéro spécial. Journées d'étude 2017 *L'Infâme* (Lille : Bulletin de l'association Patou- Bibliothèque freudienne, 2017) 89-102 . Les pages des citations de l'article seront désormais données entre parenthèses dans le texte.

fantomatique. L'article m'a tout d'abord frappée par la beauté de son style poétique – Jean savait écrire -, la densité et l'originalité de sa pensée, et son implication dans la psychanalyse, et il m'a immédiatement fait penser à un passage de *États d'âme de la psychanalyse* situé à la fin de l'adresse comme si c'était une conclusion et qui se présente ainsi : (la citation est longue mais utile)

Mais ce qui peut, *peut-être*, devenir une tâche, demain, pour la psychanalyse, pour une nouvelle raison psychanalytique, pour de nouvelles Lumières psychanalytiques, c'est une révolution qui, comme toutes les révolutions, transigera avec l'impossible, négociera le non-négociable demeuré non négociable, calculera avec l'inconditionnel comme tel, avec l'inconditionnalité inflexible de l'inconditionnel.

Je crois pouvoir reconnaître à l'instant, pour cette révolution de la raison psychanalytique, l'ordre hétérogène de *trois instances*, je n'ose pas dire de trois *ordres* ou de trois *états*. (...) Par commodité au moins, et pour mettre de l'ordre dans ces ordres, je me servirai de ces catégories d'actes de langage auxquelles j'ai déjà eu plus d'une fois recours jusqu'ici, par commodité : d'une part le *constatif* (...) d'autre part le *performatif* (...) Trois instances, donc, ou trois états.

1. Dans l'ordre du *constatif*, c'est-à-dire du savoir théorique et descriptif, qu'on oppose habituellement au *performatif*, la psychanalyse pourrait dans l'avenir prendre sérieusement en compte, pour en tenir un compte rigoureux, comme Freud le prescrivait lui-même, la totalité du savoir, en particulier des savoirs scientifiques qui se tiennent en bordure d'un psychique supposé pur (l'organique, le biologique, le génétique avec leurs pouvoirs théoriques et thérapeutiques . . .), mais aussi les mutations technoscientifiques qui en sont inséparables, et tout ce qui, dans l'ordre de la prescription performative, donne lieu à un savoir (. . .)

2. Dans l'ordre du *performatif* même, là où il ne s'agit pas seulement de savoir et de décrire, fût-ce la prescription, la psychanalyse doit prendre ses responsabilités, inventer ou réinventer son droit, ses institutions, ses statuts, ses normes, etc. (...)

3. Et voici, au-delà du plus difficile, l'impossible même. (...) La venue inconditionnelle de l'autre, son événement inanticipable et sans horizon, sa mort ou la mort même, ce sont

là des irrptions qui peuvent et doivent mettre en déroutte les deux ordres du constatif et du performatif, du savoir et du symbolique. Peut-être au-delà de toute cruauté.²

La citation peut sembler longue. Elle résume cependant bien ce qui, je pense, correspond aux recommandations de Derrida aux psychanalystes et elle me servira d'outil pour l'analyse de l'article de Cooren que j'organiserai selon trois instances : le constatif, c'est-à-dire ce qui, dans l'article, concerne le savoir et la description, le performatif, c'est-à-dire ce qui a rapport avec non seulement la description des actes psychanalytiques mais aussi de l'action (comment la psychanalyse ouvre un nouveau monde, un univers, une autre scène) et enfin, en troisième lieu l'événement (ce qui vient de façon inattendue).

En ce qui concerne la description, Cooren commence son article avec une métaphore pour évoquer l'inconscient puisqu'il se demande dans le titre : « Mais où est donc l'entrée du labyrinthe ? ». Il représente ainsi le début d'un traitement psychanalytique par l'image spatiale de l'entrée dans un labyrinthe en associant de ce fait l'expérience de désorientation qu'on traverse lorsqu'on est confronté à l'inconscient. Cooren poursuit en présentant dès la première phrase les deux facettes qui caractérisent la psychanalyse, à savoir la théorie et la pratique où l'une s'apprend avec les livres mais se découvre avec l'expérience. Il mentionne ensuite le rôle capital du transfert entre l'analyste et « le/la patient-e », terme qu'il met entre guillemets pour évoquer immédiatement la nature problématique du simple rôle thérapeutique et médical de la psychanalyse car l'interlocuteur de l'analyste n'est juste « un-e patient-e » mais un-e analysant-e qui participe au travail psychanalytique. La nature du transfert possède, selon lui, de nombreux aspects singuliers et c'est la raison pour laquelle l'inconscient, étant élusif et insaisissable, ne se laisse pas maîtriser et peut mener à la folie si on essaie de le figer, le cadrer ou le codifier. Cooren a recours à la figure du paradoxe car la folie est habituellement associée aux franchissements de limites et non pas à la catégorisation et la classification. En termes derridiens, on pourrait dire que, pour lui, l'inconscient est un incalculable, ce qui explique pourquoi la tentative de le fixer, l'encadrer, mène à des coteries théoriques et cela fait écho à l'avertissement de Derrida de réinventer et

² Jacques Derrida, *États d'âme de la psychanalyse* (Paris : Galilée, 2000) 84-87.

renouveler les institutions. De plus, comme Cooren interpelle l'inconscient comme, dit-il, un « ami », il le transforme en personnage et il ne se contente pas de ce fait à avoir recours, pour le décrire, à des figures stylistiques comme la métaphore (c'est un labyrinthe) ou le paradoxe (il est associé à la folie) mais il l'intègre dans un récit et même un mythe puisqu'il mentionne celui de Dédale et le Minotaure, Thésée et le fil d'Ariane.

Se demandant alors comment représenter l'inconscient, il est confronté à une certaine difficulté, car, dit-il, « il se manifeste, se dérobe et il efface sans cesse ses propres traces. »

(89) Le recours à la notion de trace qui s'efface ne peut que faire écho à la définition que donne Derrida de la trace dans « Freud et la scène d'écriture et qui dit : « Il faut donc radicaliser le concept freudien de trace et l'extraire de la métaphysique de la présence qui le retient encore (en particulier dans les concepts de conscience, inconscient, perception, mémoire, réalité, c'est-à-dire aussi de quelques autres). La trace est l'effacement de soi, de sa propre présence, elle est constituée par la menace ou l'angoisse de sa disparition irrémédiable, de la disparition de sa disparition. Une trace ineffaçable n'est pas une trace. »³ Il semble donc que Cooren se soit encore une fois approprié une des notions de base de Derrida, ici celle de trace, pour décrire l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse, à savoir l'inconscient.

Quant à la description de l'expérience analytique pour l'analysant-e, il la présente comme un itinéraire, un chemin dont l'évaluation est impossible à figer car il y a autant d'expériences qu'il y a de sujets ou de modes d'analyse. Cooren écrit : « La psychanalyse n'est pas une, elle ne peut pas être qu'une, (...) son entièreté est composite, bigarrée, hybride, fragmentaire, fantomatique. » (94) Les séances peuvent être courtes ou longues, le temps de la cure peut varier d'un-e analysant-e à l'autre, le prix peut également varier. C'est la raison pour laquelle l'analyse ne peut pas être évaluée comme les autres méthodes thérapeutiques, avec des statistiques et autres outils quantitatifs et Cooren s'interroge alors sur qui peut décider de la validité du chemin parcouru, et selon quels critères. L'évaluation est ainsi, pour lui, un indécidable, c'est-à-dire une épreuve qui se fraie un chemin à travers l'indécision pour aboutir à une décision inébranlable.

³Jacques Derrida, « Freud et la scène de l'écriture » in *L'Écriture et la différence* (Paris:Seuil, 1967) 339.

Or, même si, pour Derrida, l'instance performative concerne ce que la psychanalyse devrait faire au sujet de ses institutions, de ses normes, ses statuts et ainsi de ses responsabilités. Je vais, pour ma part, avoir recours à cet ordre pour présenter la seconde partie de mon analyse de l'article de Cooren, comme il se réfère à ce que la psychanalyse peut *faire*. Selon Cooren, elle ouvre un univers, un nouveau monde. Il écrit : « La psychanalyse ...ouvre ...sur un univers jusque-là inconnu de la science et de la conscience. » (90) Elle le fait car elle dérange ceux qui souhaitent nier l'existence du labyrinthe, elle perturbe les pouvoirs qui lui résistent, qu'ils soient familiaux, institutionnels, économiques ou politiques et agit comme un contre-pouvoir parce qu'elle déstabilise l'ordre établi. Cooren semble ici souscrire aux dimensions politiques et sociales de la psychanalyse, tel que l'affirme Derrida. Mais elle a également un effet sur l'individu car elle ne se contente pas de « guérir » mais elle mène à une « révolution » intime qui permet un mieux-être désirable parce que l'analysant-e est loin d'être passif /ve: il ou elle doit chercher et choisir son analyste, il ou elle doit apprendre à lire et déchiffrer son inconscient, surmonter les obstacles, etc. La psychanalyse est donc performative car elle déconstruit les ordres non seulement collectifs mais individuels.

Finalement, la troisième instance dont parle Derrida concerne l'arrivée inconditionnelle de l'autre, son événement sans anticipation et sans horizon, que Cooren illustre dans son article par des références à « l'inattendu » et « l'inouï ». Il écrit : « Il faut ici laisser le temps au temps, savoir goûter au silence dans une séance, ne pas s'affoler devant l'inattendu, accepter de laisser venir l'angoisse, la terreur, le vide, voire des moments de dépersonnalisation, faire confiance à l'après-coup de la séance... » (93) Cooren décrit la psychanalyse comme l'interaction de deux sujets qui s'écoutent, avec l'un se cherchant et l'autre essayant d'entendre l'inouï de l'autre, ce qui correspond, selon moi, à ce que Derrida veut dire par l'événement, l'arrivée imprévisible de l'altérité. Ainsi, qu'il s'agisse de la façon dont il essaie de représenter l'expérience psychanalytique, la façon dont il montre sa dimension performative ou la façon dont il se réfère au pouvoir de l'événement, Cooren prouve qu'il a non seulement intégré les concepts de Derrida mais que ceux-ci lui ont permis de nourrir la perception de sa pratique et de l'influencer.

Or, il y a un concept auquel il a recours dans son article, qui n'est pas un concept derridien mais lacanien. IL s'agit de « desêtre ». Il y fait allusion, par exemple, quand il évoque les

moments de perte et de dérégulation dont l'analysant-e fait l'expérience à certains moments de régression. Ces moments sont douloureux car l'analysant-e fait face au néant et à la dépersonnalisation et il vaut mieux que l'analyste ait lui-même fait l'expérience de ces moments pour pouvoir aider l'analysant-e à ne pas commettre de suicide, par exemple, ou à ne pas faire d'autres passages à l'acte. *Desêtre* est décrit comme l'expérience d'un vide et Cooren évoque le récit d'un poète norvégien Tarjei Vesaas et il compare l'analysant-e à un personnage de l'histoire, qui, se penchant sur l'eau et les miroirs, essaie de penser mais ne parvient qu'à voir un visage déformé et à rencontrer le chaos avant qu'il ne trouve en fin de compte un nouvel ordre, qui, pour Cooren, correspond au but de la cure.

Donc, cette notion de *desêtre* me permettra de conclure ce travail car je souhaite maintenant montrer comment le concept lacanien est affilié au concept derridien de *désistance*. Alors que Cooren avait recours à la poésie pour décrire les moments de *desêtre*, Lacan l'avait introduit dans des textes ayant trait à la formation des analystes. Dans « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École »⁴ Lacan associe le *desêtre* à la fin de la cure, quand l'analysant-e peut devenir un ou une analyste, quand il ou elle fait l'expérience de la sensation d'un vide, d'une chute, d'une dépression, d'un évanouissement, d'une destitution, de « ne pas y être ». Quant à la *désistance*, c'est en fait René Major qui a mis la notion en relief dans son article de 2000 intitulé « 'Desistential' Psychoanalysis. »⁵ Il écrit : « One finds the principle of the so-called 'originary' delay and the notion of 'imprint', pre-impression and of pre-inscription again in the thought of *désistance*, which, since Derrida, I consider to be a central concept of psychoanalysis. »⁶[On trouve le principe du retard dit 'originaire' et la notion d' 'empreinte', de pré-impression et de pré-inscription dans la pensée de la *désistance*, que je considère être un concept central de la psychanalyse depuis Derrida.] Major rappelle dans une note que l'article de Derrida qui s'appelle « Désistance » fut une introduction à une collection d'articles écrits par Philippe Lacoue-Labarthe qui utilise fréquemment le verbe '*désister*' et le substantif '*désistement*.' Dans son article qui fut publié

⁴ Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, » *Autres Écrits* (Paris : Seuil, 2001) 243-258.

⁵ René Major, « 'Desistential' Psychoanalysis, » *Psychomedia. Journal of European Psychoanalysis* (Number 10-11, Winter-Fall 2000) 2. Disponible à <http://psychomedia.it/jep/number10-11/major.htm>. On retrouve les notions principales de l'article dans son livre publié en 2001 et que s'intitule *Lacan avec Derrida. Analyse désistentielle* (Paris : Flammarion, 2001)

⁶ Major, « 'Desistential' Psychoanalysis, » 3.

en français en 1987 dans *Psyché. Invention de l'autre*, Derrida crée le néologisme 'désistance' qu'il tire de 'désistement', un terme qu'il met en relief dans l'oeuvre de Lacoue-Labarthe, et auquel il ajoute le suffixe 'stance' comme dans, dit-il, 'substance', 'constance', 'instance', ou 'distance'. Mais *désistance*, précise-t-il, ne peut pas être traduit en anglais par 'desistance' car 'désister', 'se désister' (une forme pronominale qui n'existe pas en anglais) ne correspondent pas à l'anglais 'to desist' car, en anglais, 'to desist' signifie 'cesser' alors que, en français, 'se désister' renvoie à l'idée de renoncer. Derrida applique ce nouveau concept et écrit :

Mais si la désistance du sujet ne signifie pas que celui-ci d'abord *se désiste*, n'en concluons pas à quelque passivité dudit sujet. A son activité non plus. Désistance marque mieux cette voie moyenne. Avant toute décision, avant toute *desition*, dirait-on en anglais pour désigner *a cessation of being*, le sujet est désisté sans être passif, il désiste sans se désister, avant même d'être sujet d'une réflexion, d'une décision, d'une action ou d'une passion. Dira-t-on alors que la subjectivité *consiste* en une telle désistance ? Justement non, et c'est de l'impossibilité de *consister* qu'il s'agit ici, d'une singulière impossibilité : tout autre chose qu'une inconsistance. Plutôt une « (dé)-constitution. »⁷

Or, Lacan aussi avait recours au sujet- l'analyste ou l'analysant-e- pour évoquer son concept de *desêtre*. Il semble donc pertinent de le comparer à *désistance*. Derrida rappelle également par deux fois dans son article comment Lacoue-Labarthe reconnaît qu'il procède « avec et contre Lacan »⁸ et c'est ainsi que le fil entre les deux concepts apparaît indirectement. De plus, les deux concepts contiennent le prefix 'de', comme dans 'déconstitution' et 'déconstruction'. Derrida développe cet aspect dans une note de l'article en disant que le préfixe 'de' n'est ni négatif ni dialectisable mais qu'il organise et désorganise en même temps.⁹ Mais, tandis que Lacan insiste paradoxalement sur la *présence* du non-être dans *desêtre*, *désistance* contient le suffixe 'stance' (comme dans le concept derridien de *restance*) qui n'est ni actif, ni passif, ni 'consistant'. Il semble donc qu'il existe en même temps une proximité sémantique et un saut conceptuel entre *desêtre* et *désistance* comme *desistance* va au-delà de l'expérience de perte et de vide vers une expérience de dé-constitution, qui, telle que déconstruction, désorganise, déstabilise et réorganise. Cette proximité-déplacement

⁷Jacques Derrida, « Désistance, » *Psyché. Invention de l'autre* (Paris : Galilée, 1987) 601.

⁸Derrida, « Désistance » 601, 630.

⁹Derrida, « Désistance » 636-637.

entre les deux concepts mentionnés et la déconstruction peut être l'une des raisons pour laquelle René Major a créé l'expression 'psychanalyse désistentielle' pour évoquer ce qui pourrait être une 'psychanalyse derridienne'. Il s'était en effet déjà posé, en 2001, la question de l'éventualité d'une 'psychanalyse derridienne' dans l'article intitulé « Depuis Lacan » dans son *Lacan avec Derrida : Analyse désistentielle*.¹⁰ On comprend que Major ait refusé d'accoler un nom propre à un mode de psychanalyse, mais , en ce qui me concerne, je conclurai en disant que l'influence de la pensée de Derrida semble prégnante dans la conceptualisation et la pratique de certains psychanalystes, comme Jean Cooren, par exemple. Une psychanalyse derridienne figée, dogmatique, institutionnelle peut ne pas exister, c'est certain, mais il est possible de pratiquer la psychanalyse avec un esprit derridien – c'est-à-dire avec une théorie et une pratique que l'on accepte de constamment mettre en question, réinventer, déconstruire.

17/11/18

¹⁰Major, « Depuis Lacan :- ,» *Lacan avec Derrida : Analyse désistentielle* 138.